

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 29

Artikel: Je te crois ?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201322>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qu'on commence, et par le violon qu'on finit.

La diplomatie : le mensonge officiel.

Le plus court chemin d'un poing à un autre, c'est souvent l'œil.

Honni soit qui manigance.

Ne vous fiez pas aux muets : ça manque de parole.

Ce malade bat la campagne : allez vite chercher un médecin. — Non point : c'est un garde-champêtre qu'il faut aller quérir.

Aurore : la seule portière qui ait jamais eu les doigts de rose.

La mémoire : c'est avec quoi on oublie.

Le 30 du mois : Oh ! heureux jour ! où l'on voit ses « sous venir ! »

(Communiqué par P. B.)

Rôleurs malgré eux. — Saisi au passage. Conversation entre deux dames au marché.

— Mon mari et moi avons pour principe de ne jamais nous disputer devant les enfants ; quand une scène est près d'éclater, nous les faisons sortir.

— Ah ! c'est pour cela qu'on ne voit qu'eux dans les rues.

Je te crois ? — Dans un journal, liste des déçus :

« Louis-Alexis Duval — dix-huit mois, sans profession. »

Pas encore colonel. — Un garçonnet, accompagné de sa maman, regarde défiler un bataillon, musique en tête.

— Oh ! comme c'est beau, s'écrie-t-il, mais, dis, maman, à quoi qu'ils servent ceux qui ne jouent pas de la musique ?

Le rôle social de l'automobile.

On nous écrit :

« Proto, qui ne craint pas le paradoxe, me disait un soir :

« Il y a des gens qui ne peuvent pas souffrir les vélos, automobiles, motocycles et autres engins de grande vitesse ; moi, je les adore et fais mon possible pour les propager. Ces engins-là résoudre la question sociale et autre chose encore.

« Oui, parfaitement. Je m'explique. Savez-vous comment les bonnes femmes du Flohland se débarrassent de leurs puces ? Non ? C'est simple : elles sèment du tabac à priser sur le sol ; les puces, qui ont la tête en bas, étourne et se cassent la tête sur les cailloux ! Saisissez-vous le rapport ? Non ? Je poursuis. Remarquez que la plupart des chauffeurs finissent comme les puces du Flohland ; ils s'écrabouillent tous les uns après les autres et, comme ils sont nécessairement fortunés, leurs biens s'éparpillent. Leurs héritiers finiront de même. Ce sera l'enrichissement général, modéré, il est vrai, au lieu de la misère commune rêvée par les anarchistes. Comprenez-vous ?

« Mais il y a mieux. L'humanité, piquée par une tarentule inconnue, est affectée d'une véritable folie du mouvement. C'est un enragement général, la course au clocher, la varappe, le vélodrome, l'hippodrome, le yachting, le foot-cesti, le foot-cela ; tout s'agite, tout se déplace avec une vitesse sans cesse croissante. de sorte que chacun finira par avoir son cycle à moteur, chacun sera obsédé par une seule idée fixe : dépasser la vitesse de son voisin ; du 120, 150, 180, 200, etc., comme dans les mises ! Et de deux choses, l'une : ou cela finira par une rencontre générale écrabouillant la masse entière, ou l'humanité, dans une course échelonnée autour du globe, prendra une vitesse telle qu'elle partira par la tangente pour re-

tomber sur les astres voisins en pluie d'aérolithes : débris de moteurs, roues, têtes, jambes, pneus et boyaux, le tout en un mélange plus affreux que celui du songe d'Athalie.

» De toutes façons, ce sera la fin du monde. est-ce clair ? »

T. R.

Sur l'autel de l'amitié. — M. P... a épousé, pour complaire à sa famille, une jeune fille d'une laideur peu commune. Il n'est donc pas au bénéfice de l'aveuglement amoureux.

Quittant, l'autre soir, un de ses amis, celui-ci lui dit :

— Dis, embrasse bien ta femme pour moi.

— Oui, répond P..., en soupirant, mais c'est bien parce que c'est toi.



Hommage au devoir. — Un employé d'administration a profité d'un congé pour faire un petit tour en Suisse.

— En bien, lui demande-t-on, êtes-vous satisfait de votre voyage ?

— Pas trop. Ces chambres d'hôtel sont très incommodes. On a beau dire, on ne dort nulle part aussi bien qu'à son bureau.

Dein onna traiteri de pê Lozena.

Vo là cougnâite prâo clliau traiteri de pê Lozena, iô on è tot content d'allâ s'einfata onn' assiéta de soupa quand on vint âo martsî et que là ratte vo corrant dein lo veintro. Eh bin ! l'oncllio Tiennon lài è z'u on coup et l'a sacrefîi que jamé de sa viveinta via on sarâi fotu de lài fère remettre là pi.

L'avâi menâ on sa de granna, que l'avâi pardieu rêussâ à veindre à boun'hâora, et pê vè midzo sè dit dinse ein li-mimo : « N'è pas l'embarra, t'a pas tant mau veindu, mon pourro Tiennon ; te pâo bin allâ fère onna petita veriâ pê clliau traiteri, que tote là dzein dau veladzo diant que tot lài è rido bon. »

Atsè dan l'oncllio que s'ein va tot bounaement tant qu'à que tràove onna galèza carraie iô l'étâi écrit dessus : *Restaurant*. Ie va dedein et demânde à on soumellié avoué on fordaî bliian se pouâve bin adràî dina.

— A voutron servîça, so repond l'auto, seta-vo pi.

Lâi avâi quasu atant de mondo que dèso lo couvè de danse à l'abbai : dàî monsu à grante zaques, quauquès damè avoué dàî tsapi reimplliâ de fliaou, quemet on courti.

L'oncllio sè site dè coûte onna dama dzauna, fié dou âo trâi coup dessus la trâblîia po criâ lo garçon que tracive decé, delé avoué sa cazaqua sein lame, et que vint tot tsau.

— Quinna bouna pedance âi-vo ? que lài demânde.

— Soupe aux raves.

— Rava tè mimo ; i'ein medze dza ti là dzo, et apri ?

— Saucisse, pommes de terre en robe de chambre, asperges...

— Qu'è-te çosse, clliau truffe ein roba de tsambra ? Dusse être dau fameux ; apportâ z'ein va, et pu pas tant pou.

Duve menute apri, l'auto étâi quie avoué sè truffe.

— Tè bourlâi-te pas ! que dit l'oncllio quand là vai, dàî truffe boulaite ! Panna vo lo mor avoué, se l'è cein dàî truffe ein gredon.

— Alors, asperges ?

— Oi, su sù que l'è encora 'na guieuseri.

Lo garçon apporte adan clliau z'asperges et Tiennon sè met ein état de là tsapllia dein son assiéta quemet dàî tchou.

— Rondzai, que l'è du ! que desâi ; è-te que

vu pouâi cein mâtsi, mè que l'è on crouio ratali.

Faillâi lo vère croussi : fasâi dàî mene de caïon quand lo magnin lau z'einfate lo fiertsau dein là potte. La dama dzauna risâi tant que fasâi quasu lo rio pê lo pâilo. A la fin, ie crie lo garçon et lài dit :

— Te pâo reprendre tè mandze de remesse, apportâ mè pi onna rachon de fremâdzo, omète cein n'è pas frellâtâ.

Lo garçon recaffâve qu'on fou, et l'oncllio que vayâi ti clliau dzein lo guegni, cheintâ la colère lài monta à la tita.

Po fère passâ son repè, sè met adan à sailli de sa catsetta on paquet de taba, dau Churtse ; l'ein prend onna rachon quemet 'na pomma rambour et quemeince à chiquâ et à crêtschi, quasu dessus là pi de la dama dzauna. Lo garçon que guegnive cein que sè passâve, va queri on crachof avoué 'na pufetta que ressembliaive à dau resson et lo met que bas dau côté iô crêtschive l'oncllio. Ma quand stisse l'eût vu ci galé petit mâobllio, bin ornâ, li que n'avâi jamé z'u vu ouïe de paret et que ne savâi pas à quie pouâve bin servi, sè peinsâ qu'on lo betâve à cllia pllière po lo mourgâ. Ie fâ adan onn'eimardjâ de l'autro côté, tandu que lo garçon reimpougnive son mâobllio et lo plliècive à gautsè. L'oncllio vouâitive ci manèdzo avoué dàî gets asse gros que dàî tomme de tchivra, ein crêcheintâ à drâte, peindeint que l'auto tsandzive encora on iadzo lo mâobllio de côté.

Sti coup, la colère fâ chàota Tiennon, sè lâive, l'eimpougne sti coo pê son collet de tsemise et lài fâ :

— Eh ! bâogro de cazaqua copaie que t'i, vâi-to se t'a lo bounheu de rapportâ quie ta quicèce à puffet, eh bin ! mè bourlâ se lài crêtsche pas dedein !

MARC A LOUIS.

De dépit. — Le syndic d'une de nos petites communes ne pêche pas par excès de propriété à l'égard de sa personne.

Dernièrement, en séance de la municipalité, il s'écrie à la suite d'une décision contraire à son avis : « Après tout, je m'en lave les mains ! »

— Enfin ! s'écrie un municipal.

Accord critique. — Comme les fleurs de votre coiffure s'accordent bien avec vos cheveux, mademoiselle.

— Vraiment, vous trouvez ? Elles sont artificielles.

Trop précis. — Une femme d'esprit avait gardé des grâces tardives, mais avait abdiqué toute coquetterie dès la quarantième année.

Un adorateur attardé la complimentait.

— Vous êtes charmante, ce soir.

— Merci, mon ami ; seulement, autrefois, on n'ajoutait pas : *ce soir*.

Au mécanicien.

SAC-A-DOUILLES, de René Morax, vient de paraître chez *Payot et Cie*, libraires-éditeurs, à Lausanne (Imprimerie Charles Guex). Quelle bonne nouvelle pour les personnes qui ont applaudi ces amusantes scènes de notre vie militaire, représentées, cet hiver, par la société artistique *La Muse*, dans plusieurs villes de la Suisse romande.

Sac-à-douilles ne s'analyse pas. Il faut le voir jouer ou tout au moins le lire. En voici une des scènes les plus vivantes et fort bien observées. Elle est empruntée au deuxième tableau.

Le deuxième tableau représente l'intérieur spacieux et peu confortable d'un battoir mécanique.